

PRIÈRE.

O NOTRE Dieu ! nous venons te bénir de toutes les puissances de notre âme. Nous venons nous prosterner à tes pieds , et nous dévoter à ton service. Seigneur , tu es toujours le Dieu des miséricordes. Si tu nous châties, si tu appesantis sur nous ta main , nous devons être persuadés que c'est dans tes compassions infinies : nous devons t'abandonner avec confiance le soin de nos destinées : nous devons nous souvenir qu'*ayant reçu de toi les biens , il est juste que nous recevions aussi les maux* , et qu'après tout , *les épreuves du temps présent ne sont rien en comparaison de la gloire qui nous est réservée* , en comparaison des *bénédiction*s spirituelles dont tu nous as comblés en Jésus-Christ : nous devons te dire : Frappe Seigneur , s'il le faut ; mais donne-nous de retirer de l'affliction les fruits immortels qu'elle doit produire. Ne permets pas que notre oreille se ferme à ta voix puissante qui nous rappelle. Ne permets pas que notre cœur s'endurcisse sous tes coups. Ouvre nos yeux, afin que voyant ton bras redou-

table prêt à frapper, nous nous hâtons de nous humilier devant toi, de crier à-toi, et de nous convertir.

C'est ainsi, o mon Dieu ! que nous sommes venus, il y a peu de jours, répandre nos cœurs en ta présence. C'est ainsi qu'au sein des alarmes, au milieu des dangers qui nous environnoient nous venions déposer à tes pieds nos inquiétudes, chercher auprès de toi la consolation, l'espérance, élever et purifier nos âmes par les sentimens de la repentance et de la foi.

Serions-nous moins empressés à te chercher, à nous approcher de toi, aujourd'hui que tu t'es montré notre puissant Protecteur, notre grand et magnifique Libérateur ?

Quelle délivrance nous venons d'obtenir ! Quelle délivrance merveilleuse et décisive (1) ! Seigneur ! qu'avons-nous fait pour être ainsi favorisés ? Ah ! le sentiment de notre indignité corrompt la douceur de tes grâces. Nous avons été pour la plupart lâches et tièdes, infidèles et pécheurs obstinés. Tes châtimens ne nous avoient pas suffisamment réveillés ; que tes miséricordes nous émeuvent profondément et nous ramènent à toi. Que tes compassions triomphent enfin de

(1) La retraite subite d'une armée ennemie qui étoit aux portes de Genève en Mars 1814.

notre insensibilité. Que la piété et la charité, ces deux sentimens que Jésus est venu apporter sur la terre, nous enflamment de leurs nobles ardeurs. Donne à tous ceux qui sont dans la souffrance, de recevoir instruction, d'adorer tes jugemens. Donne-nous à nous-mêmes de nous consacrer à toi sans réserve et pour toujours. C'est là notre devoir, o mon Dieu! un devoir que tes bienfaits rendent plus pressant, plus sacré; un devoir auquel nous ne pouvons manquer désormais sans une monstrueuse ingratitude; un devoir que nous sommes résolus d'observer! Oui Seigneur, cette vie, ce corps, ces propriétés, ces biens que tu daignes nous conserver, nous désirons de les faire servir, comme toutes les facultés de notre âme, à ta gloire et au bonheur de nos frères. Tout ce qu'il nous reste de force et de temps, nous voudrions l'employer à nous former pour cette vie plus heureuse, où cesseront toutes les craintes, où nous nous reposerons de toutes les agitations de la terre, où notre rédemption sera consommée, où *notre foi sera changée en vue et notre espérance en possession*. Ateur de toute grâce! o toi qui *donnes de vouloir et d'exécuter*, toi qui mets en nous cette résolution, ce vœu salutaire, accorde-nous de l'accomplir! Bénis pour cet effet la prédication de ta parole. Que l'onction

de ton Esprit l'accompagne dans nos cœurs et la rende efficace en toute sorte de bonnes œuvres. C'est ce que nous te demandons pour l'amour de ton Fils, pour l'amour de Jésus Sauveur et Intercesseur. *Notre Père . . .*

HOMÉLIE XVI,

EN 1814.

LES JUIFS PUNIS ET REPENTANS.

HOMÉLIE SUR Juges X, 1-16.

Après Abimélec, Tolaḥ fils de Puah,... fut suscité pour délivrer Israël;... et il jugea Israël vingt-trois ans, puis il mourut.... Et après lui fut suscité Jaïr Galaadite qui jugea Israël vingt-deux ans.... Et Jaïr mourut.... Puis les enfans d'Israël recommencèrent à faire ce qui déplait à l'Éternel et servirent les Bahalins et Hastaroth;.... et ils abandonnèrent l'Éternel, et ne le servoient plus. Alors la colère de l'Éternel s'enflamma contre Israël et il les livra entre les mains des Philistins et des enfans de Hammon.... Israël fut dans de grandes angoisses. Alors les enfans d'Israël crièrent à l'Éternel en disant : Nous avons péché contre toi, et certes nous avons abandonné notre Dieu.... Mais l'Éter-

nel répondit : N'avez-vous pas été opprimés par les Égyptiens, les Amorrhéens... Cependant quand vous avez crié vers moi, je vous ai délivrés de leurs mains. Mais vous m'avez abandonné et vous avez servi d'autres Dieux; c'est pourquoi je ne vous délivrerai plus. Allez et criez aux Dieux que vous avez choisis : qu'ils vous délivrent au temps de votre détresse. Mais les enfans d'Israël répondirent à l'Éternel : Nous avons péché ; fais-nous comme il te semblera bon : nous te prions seulement que tu nous délivres aujourd'hui. Alors ils ôtèrent du milieu d'eux les Dieux des étrangers, et servirent l'Éternel, qui fut touché en son cœur de l'affliction d'Israël.

MES FRÈRES, La miséricorde du Seigneur a des bornes. Il arrive enfin le moment où sa patience est épuisée, où son bras long-temps suspendu s'appesantit sur ceux qui l'offensent. L'œil de l'homme ne peut discerner ce moment, ni son esprit le prévoir avec certitude; il vient cependant. Voilà ce qu'annoncèrent au peuple Hébreu, pendant une longue suite d'années, les prophètes du Très-Haut. Voilà ce que depuis un demi-siècle les Conducteurs de l'Église vous rappeloient de concert.

Mais les discours des Hommes de Dieu faisoient peu d'impression sur Israël : ce peuple insensé se plaignoit qu'on ne lui annonçât jamais du bien, mais toujours du mal (1) : il disoit : *Paix, paix, quoiqu'il n'y eût point de paix* (2). Les sommations de vos Pasteurs vous sembloient aussi un langage d'état, de circonstance : on les regardoit comme les saillies d'une imagination qui s'exalte ; on se rendormoit dans une sécurité toujours plus profonde. Ainsi s'écouloit *le temps favorable*, le temps de désarmer le Seigneur.

Après un long support, ces enfans de Jacob si favorisés par l'Éternel sont devenus un monument de sa justice. Et nous, Chrétiens, nous à qui l'Évangile est annoncé, nous avons été bien près de servir d'exemple aux races futures.

Aujourd'hui du moins la parole que nous annonçons pénétrera, j'ose le croire, dans ces cœurs qui paroissent fermés : le glaive du Tout-Puissant, la blessure qu'il y a faite nous en ouvrira l'entrée, et les grâces dont il vient de nous combler, ces grâces merveilleuses, inattendues ont dû réveiller en nous la reconnaissance et l'amour. Ah ! sans doute, avertis, comme

(1) 1 Rois XXII, 8.

(2) Jérém. VIII, 17.

tous les autres peuples, et plus particulièrement protégés dans ce temps de crise pour l'Europe entière, il est impossible que nous ne soyons pas disposés à ce changement réel et durable qu'a pour but d'opérer le Dieu qui nous alarme et nous rassure, nous frappe et nous sauve tour à tour.

C'est pour fortifier en nous cette heureuse disposition que je viens méditer avec vous les paroles de mon texte. Venez contempler les voies de la Providence sur les nations coupables. Venez apprendre comment elles peuvent fléchir le courroux du Ciel et profiter des châtimens qu'il leur inflige. Pussions-nous *recevoir instruction*. Pussions-nous, en réclamant les mérites et l'intercession du Sauveur, faire monter vers le ciel nos prières, nos larmes, nos actes de foi et de charité, notre repentir, en un mot. Pussions-nous *aller avec confiance au trône de la Grâce, afin d'obtenir miséricorde et de trouver grâce, pour être secourus dans nos besoins* (1). Ainsi soit-il.

Après la mort de l'ambitieux Abimélec, les Israélites respirèrent et jouirent d'une longue suite de jours sereins sous l'administration de

(1) Hébr. IV, 16.

Tolah et de Jaïr dont nous ne connoissons guère que les noms. L'Écriture nous dit qu'ils *délivrèrent Israël*. Cela signifie probablement qu'ils parvinrent à rétablir dans leur patrie le bon ordre, la simplicité des mœurs, la pureté du culte, la véritable religion; qu'ils lui rendirent ainsi le repos et la prospérité; il paroît d'ailleurs que ces chefs respectables ne furent point appelés à briser les fers de leurs concitoyens.

En pensant à ces Magistrats intègres et pieux, on éprouve un doux attendrissement. Heureux, M. F, heureux l'homme public qui, vivant en des jours calmes, et n'étant appelé qu'à des vertus paisibles, peut travailler avec fruit au vrai bonheur de la société dont il est membre! La renommée n'aura pas à célébrer ses hauts faits. On ne gravera pas son nom, comme celui des conquérans, sur l'airain ou sur le marbre. Il occupera peu de place dans l'histoire; mais il jouira d'une gloire plus pure et plus durable: il sera béni par ses contemporains, et la postérité reconnoissante ne prononcera son nom qu'avec amour et vénération.

La réforme opérée par les deux hommes de bien dont parle mon texte ne leur survécut pas long-temps. Quelque temps après leur mort, *les Israélites recommencèrent à faire ce qui est mal devant l'Éternel; ils servirent les*

Dieux des autres nations ; ils abandonnèrent l'Éternel et ne le servirent plus.

Quel aveuglement , M. F. ! On a peine à le concevoir. Qu'un peuple comblé des bienfaits de Dieu , honoré de ses révélations, instruit par ses prophètes, redevable à lui seul de son existence , de sa liberté , de son pays ; qu'un tel peuple ne soit connu dans l'histoire que par ses éternelles alternatives de chute et de retour à Dieu ; voilà ce que l'on ne croiroit point si l'on ne savoit ce que peuvent la dégradation , la corruption du cœur humain et la force de l'habitude , si l'on ne voyoit encore tous les jours des exemples de cet incompréhensible égarement. Où sont-ils ces exemples, direz-vous ? Est-ce à nous, M. F., à faire cette demande ! Eh ! ne connoissons-nous pas un peuple distingué , comme Israël , par la protection du Très-Haut , par une religion pure dont il tira son lustre , par mille délivrances signalées ; un peuple à qui l'on pouvoit dire : *L'Éternel n'est-il pas ton Père qui t'a fait , qui t'a formé* (1), et qui cependant vivoit , comme le peuple Hébreu , dans une continuelle alternative de retour à Dieu et d'infidélité ? Que dis-je ? qui plus coupable encore , retomboit dans un sommeil toujours plus profond , et par cette in-

(1) Deut. XXXII , 6.

différence progressive marchoit à l'oubli total de son Dieu ! — Où les trouver ces exemples ?

Où ; M. F. ! Eh ! je les trouve partout ; et ce péché de la rechute que l'Écriture nous peint sous des traits si effrayans, dont elle nous dit, qu'il eût été *plus avantageux de n'avoir pas connu la voie de la vraie justice que de s'en détourner après l'avoir connue* (1) ; ce péché qui conduit à l'endurcissement, ce péché est si commun qu'il n'alarme plus la conscience, qu'il paroît l'état ordinaire de la plupart de ceux qui s'appellent Chrétiens.

C'est ainsi, Grand Dieu, que par la foiblesse et l'inconstance de son cœur il semble que l'homme se joue de ta majesté souveraine ! C'est ainsi qu'à moins que par ton Esprit tu n'en fasses une nouvelle créature, tu ne lui donnes un cœur nouveau, sa conversion ne peut être qu'apparente, et sa dévotion vaine et passagère. C'est ainsi qu'il épuise ton support et lasse ta patience, *ne considérant pas que ta bonté l'invite à se repentir* (2).

Alors, dit l'historien sacré, *la colère de l'Éternel s'embrasa contre Israël : il les livra entre les mains des Philistins. . .*

(1) 2 Pier. II, 21.

(2) Rom. II, 4.

Le voilà donc sous la puissante main de Dieu ce peuple infidèle qui vouloit se soustraire à son empire ! Il reconnoît, malgré lui , combien *c'est une chose amère d'abandonner le Tout-Puissant* (1), de ne pouvoir plus s'écrier : *L'Éternel est pour moi : je ne crains point l'homme mortel* (2) ; d'être au contraire forcé de s'avouer qu'on est en guerre avec celui de qui vient la délivrance , et qui peut dire à l'affligé : *On t'a perdu, mais en moi est ton secours* (3).

Que ce châtiment devoit être sensible pour un peuple dont tous les individus étoient nourris , dès l'enfance , du sentiment de la protection particulière du Très-Haut , du souvenir de ses promesses, des avantages que lui donnoient sur les autres peuples et la pureté de sa religion et la forme de son gouvernement ; qui retrouvoit dans toutes les pages de son histoire le récit des miracles opérés en sa faveur, et qui se plaisoit à les célébrer par des fêtes nationales ; un peuple amoureux de sa patrie dont le nom seul parloit à son cœur et lui rappeloit tous les biens à la fois ; un peuple enfin pour qui l'humiliation et la décadence de Jérusalem étoient un supplice plus grand que tous les maux particuliers qui pouvoient en découler !

(1) Jérém. II, 19.

(2) Ps. CXVIII, 6.

(3) Os. XIII, 9.

Heureux encore cependant si ses angoissés sont produites plus par des sentimens de repentance que par la vue du péril ; plus par la haine du péché que par le regret d'une prospérité qui s'est évanouie ; plus par la douleur d'avoir offensé Dieu que par la honte d'être réduit en esclavage ! Heureux ce peuple infortuné, s'il éprouve, s'il ressent *cette tristesse selon Dieu dont on ne se repent jamais et non cette tristesse selon le monde qui produit la mort* (1) !

Tel fut l'effet que produisit l'affliction sur les Israélites coupables. *Alors ils crièrent à l'Éternel, disant : Nous avons péché contre toi ; nous avons abandonné notre Dieu ; nous avons servi les Bahalins.* Ce n'est encore là, il est vrai, qu'un simple aveu du crime qui ne sauroit tout seul en obtenir le pardon. Lorsque Dieu appesantit sur nous sa main, quelques larmes, quelques soupirs, quelques regrets ne suffisent point pour le fléchir, pour satisfaire à sa justice. Non, il n'a promis de faire grâce qu'à la véritable conversion. Or, M. F., le changement du cœur, le changement de la conduite, voilà ce qu'on appelle conversion, et non pas des cris arrachés par la douleur ou des promesses équivoques.

(1) 2 Cor. VII, 10.

Il y a plus. Quelle que fût la sincérité de ce premier acte du repentir, un peuple qui a longtemps persévéré dans le crime ou qui souvent est retombé, n'a-t-il pas tout à craindre ? N'est-il point arrivé à ce terme affreux, déterminé pour les nations dépravées, où l'Éternel exerce sur elles un jugement sans appel ; où sa colère s'enflamme tellement qu'il n'y a plus de remède ? Alors c'est en vain qu'on fait des efforts pour détourner l'orage. C'est en vain que les vieillards élèvent des voix plaintives et tremblantes, que les jeunes gens jettent des cris lugubres, que les enfans font retentir les airs de leurs accens lamentables. C'est en vain que les justes se mettent à la brèche et qu'ils intercèdent pour les coupables. C'est en vain que les Sacrificateurs pleurent devant l'autel, que la nation entière se couvre de sac et de cendre. C'en est fait ; le temps du support est expiré. Les membres sains de cette corporation corrompue pourront échapper, ou trouver dans le sein de Dieu une riche compensation ; ceux dont à cette heure terrible le cœur s'ouvre à la repentance, pourront obtenir grâce comme individus et sauver leur âme ; mais le corps de la nation doit être détruit ; il doit disparaître de dessus la terre.

M. F., le peuple Juif, ce peuple insensé qui doit un jour réaliser tous les traits de cet affreux

tableau, n'étoit pas encore à ce point perverti : le Ciel aussi n'étoit pas encore sourd à ses prières. Écoutez cependant comment Dieu l'en menace, et quels reproches sanglans il lui fait.

L'Éternel répondit aux enfans d'Israël : N'avez-vous pas été opprimés par les Égyptiens, les Amorrhéens... ? Cependant quand vous avez crié vers moi, je vous ai délivrés de leurs mains ; mais vous m'avez abandonné ; vous avez servi d'autres Dieux. Que te ferai-je donc, nation si favorisée et toujours ingrate ? Voici, ajoute l'Éternel, je ne vous délivrerai plus.

Vous le sentez, M. F., Dieu leur déclare ici bien plus ce qu'ils méritoient que ce qu'il avoit dessein de faire. Ce n'est qu'une menace conditionnelle dont la repentance pouvoit encore arrêter l'effet ; une de ces menaces dont Dieu dit lui-même : *Je parlerai contre une nation et contre un royaume pour arracher, pour démolir et pour détruire ; mais si cette nation contre laquelle j'aurai parlé se détourne du mal, je me désisterai des châtimens dont je l'avois menacée* (1). Voyez aussi comment, lors même qu'il menace, il cherche à faire sentir aux Juifs leur folie et à leur inspirer une honte salutaire.

Allez ;

(1) Jérém. XVIII, 7. 8.

Allez, leur dit-il ; criez aux Dieux que vous avez choisis : qu'ils vous délivrent au temps de votre angoisse, c'est-à-dire, voyez s'ils peuvent vous délivrer de ma main. Voyez s'ils ne sont pas sourds à vos prières. Reconnaissez donc, à présent du moins, votre folie et la vanité de ces Dieux en qui vous aviez mis votre confiance.

Telle est, M. F., l'extravagance, la misère du pécheur. Il vend son âme, et pourquoi ? Pour néant : il adore des objets foibles, inconstans, perfides, qui l'abandonneront dans sa détresse, et qui, demeurassent-ils fidèles, ne pourroient ni prévenir ses maux, ni réparer ses pertes, ni soulager ses douleurs. Que deviendra-t-il ? Que fera-t-il au jour de l'affliction ? Il convaincra l'univers par l'excès de sa misère, qu'il n'est rien de plus terrible, de plus insensé sous le soleil que de s'éloigner de Dieu, ~~de ce~~ Dieu qui est la source de la vie et du bonheur.

Si du moins, instruit par sa propre expérience, il savoit mettre à profit cette douloureuse leçon ! S'il saisissoit la seule ressource qui lui reste, et, pour ainsi dire, la planche qui peut le sauver du naufrage ! Si revenant à son Dieu, il se hâtoit de lui sacrifier et les passions injustes et les plaisirs criminels, toutes ces idoles pour lesquelles il l'avoit abandonné, oh ! alors, il recevrait en échange le gage de son absolution ; il

entendrait au fond de son âme cette parole consolante : *Je remédierai à tes rebellions ; tes péchés te sont pardonnés ; ta foi t'a sauvé. Va en paix* (1).

Voilà le modèle que nous donnent enfin les enfans d'Israël. *Ils répondirent au Seigneur : Nous avons péché : fais-nous toi-même comme il te semblera bon ; nous te prions seulement de nous délivrer aujourd'hui.* Ici, M. F., tout respire l'humilité, la résignation la plus profonde dans les instances les plus vives : tout annonce une sincère repentance. Ce n'est pas assez pour les Juifs de s'avouer coupables, ils ne refusent point d'être punis : ils sentent que l'adversité leur est nécessaire ; seulement ils demandent à Dieu de ne pas les laisser *entre les mains des hommes*, de ne pas les abandonner à des ennemis cruels, impitoyables, de les châtier plutôt lui-même avec cette sévérité d'un père qui se souvient toujours d'avoir compassion, qui ne blesse que pour sauver.

Leur conduite est dans un parfait accord avec ces heureux sentimens. Sans plus tarder, *ils ôtent du milieu d'eux les Dieux des étrangers : ils reviennent de tout leur cœur à l'Eternel ; et l'Eternel touché de leur affliction fera bien-*

(1) Jérém. III, 22. Luc VII, 48-50.

tôt cesser leurs peines. Il montrera qu'il ne garde pas sa colère à perpétuité (1); que sa clémence le rend accessible au pécheur, et qu'une vraie repentance, accompagnée d'une foi sincère en ses promesses, aura toujours le privilège de fléchir sa justice. Nous finissons ici l'explication de notre texte.

Pour arrêter les jugemens de Dieu qui se déploient sur une nation coupable, il faut que cette nation s'humilie et crie au Seigneur. Il faut de plus qu'elle revienne à lui, qu'elle se convertisse sincèrement; il faut qu'elle retrace du milieu d'elle tout ce qui blessait la pureté de ses regards; ou pour m'exprimer en d'autres termes : Aux maux publics point de remède assuré sans le changement des mœurs publiques, sans une réforme sincère et générale. Telle est la grande vérité qui découle évidemment de ce trait de l'histoire sainte.

Eh ! quand fût-il plus nécessaire de la faire entendre cette vérité (2) ? Je vins, il y a peu de

(1) Ps. CIII; 9.

(2) Quand je réchai cette homélie pour la première fois, le 24 Mars 1814, Genève étoit environnée et comme assiégée par une armée ennemie. Dans une telle circonstance après avoir expliqué mon texte, rien n'étoit plus convenable que de faire un sérieux retour sur nous-

temps, remplir ce douloureux ministère. Lorsque pour la première fois je méditai sur les paroles de mon texte, étonné, saisi du rapport frappant qu'elles offroient avec notre situation, je crus qu'elles m'appeloient à sonder les consciences, à dire à *Jacob ses iniquités* (1); à crier à tout le peuple : *Humiliez-vous sous la puissante main de Dieu, afin qu'il vous relève quand il en sera temps* (2). *Repentez-vous, convertissez-vous, afin que vos péchés soient effacés* (3). Je devrois encore aujourd'hui peut-être vous adresser la même exhortation, car enfin les gratuités du Seigneur notre Dieu et les grandes choses qu'il vient d'opérer en notre faveur sont un nouveau sujet de rentrer en nous-mêmes, de déplorer notre ingratitude, de reve-

mêmes, et d'examiner devant Dieu si nous étions coupables, comme les Juifs, et si les menaces du Seigneur, si le châtimement prêt à fondre sur nous, nous avoient portés à nous humilier, à nous amender. Tel fut le sujet d'une application dans laquelle je laissai éclater les accens de ma douleur. Mais appelé à prêcher de nouveau sur le même texte, le 14 Avril suivant, peu après que l'ennemi se fut retiré et que l'espoir d'une entière délivrance nous eût été rendu, cet heureux changement m'engagea à faire une autre conclusion, celle par laquelle je terminerai ce discours.

(1) Es. LVIII, 1.

(2) 1 Pier. V, 6.

(3) Act. III, 19.

nir à lui, et chez des âmes qui ne sont pas mortes à tout sentiment, elles font naître un repentir plus profond, un remords plus vif de l'avoir offensé. Notre tranquillité d'ailleurs fût-elle bien mieux affermie, une tranquillité qui n'a pas le changement des mœurs pour fondement, ne sauroit être qu'un délai, une trêve accordée par la clémence divine, un calme qui sera trompeur, funeste, s'il produit la sécurité. Mais, il faut que je l'avoue, la force me manque pour retracer de nouveau l'affligeant tableau de nos mœurs. Après vous avoir sommés de la part du Très-Haut, il m'en coûteroit trop de supposer que vous soyez toujours au même point; il m'en coûteroit trop de supposer qu'au milieu des grandes choses dont vous avez été témoins, au milieu des vives émotions que vous avez éprouvées, vous soyez demeurés toujours les mêmes, vous ne vous soyez point humiliés, point amendés. Non; je n'ai pas la force de soutenir l'amertume et l'effroi que produiroit cette pensée.

Grand Dieu ! que n'éprouvai-je pas lorsqu'après avoir exposé à ton peuple ses infidélités, après avoir examiné sa conduite à la lumière de l'Évangile, je fus forcé d'en venir à cette conclusion accablante qu'il n'avoit pas profité de l'épreuve; qu'il n'étoit pas entré dans tes vues; qu'il n'avoit pas fait ce qu'il falloit pour te flé-

chir ! Quelle terreur saisit mon âme ! Je croyois voir ta main le tenant suspendu sur la profondeur de l'abîme ; je contenois à peine les cris prêts à s'échapper de mes lèvres ; et cependant, malgré mon trouble, je ne sais quel sentiment, quelle voix secrète disoit au fond de mon cœur que tu ne nous abandonnerois pas, que tu viendrois encore à notre secours.

Il ne m'a point trompé, M. F., cet heureux pressentiment. O miséricorde céleste ! Malgré notre indignité tes entrailles se sont encore émues pour nous. Indépendamment des grâces qui nous sont communes avec d'autres peuples, nous te devons, Seigneur, des délivrances particulières et signalées. Tu nous as sauvés plus d'une fois. Au moment même où l'airain alloit tonner contre Genève, où l'on alloit porter dans ses murs le fer et le feu, par un trait de ce pouvoir qui dissipa jadis les Assyriens rassemblés près de Jérusalem, tout cet appareil d'effroi s'est évanoui ; il a disparu comme par miracle ; les hommes de guerre se sont retirés sans être poursuivis ; c'est toi, Seigneur, qui les a mis en fuite. Indépendamment de cette aurore de paix qui luit sur l'Europe, nous voyons un rayon lumineux colorer notre perspective ; nous trouvons dans l'espoir général un espoir qui nous est propre, l'espoir d'une renaissance que la raison

ne pouvoit prévoir, qu'il eût été insensé de nous promettre il y a peu de mois.

O honté, bonté infinie ! o Dieu Puissant , o grand Être dont les voies sont adorables ! sois à jamais béni ! tout ce peuple te bénit par ma voix. Oh ! qu'il m'est doux , après avoir été auprès de lui l'interprète de tes jugemens , qu'il m'est doux d'être aujourd'hui l'organe de sa reconnaissance , des transports de sa reconnaissance !

Mais pour que cet heureux avenir se réalise , il faut nous y préparer , il faut nous en rendre dignes. Pour obtenir une nouvelle existence , il faut devenir un peuple nouveau. Ne nous y trompons pas, Chrétiens ; ces coups d'une Providence qu'on ne peut méconnoître ne sont pas un motif de sommeil , de relâchement ; c'est un motif de vigilance , de sollicitude , de tremblement. C'est une dernière instance de la bonté du Seigneur , une dernière voix de sa tendresse. Si nous la méprisons , n'en doutez pas , elle seroit suivie d'un jugement sans miséricorde , d'un jugement sans appel. . . . O mon Dieu ! ouvre leurs oreilles et leurs cœurs ; il me semble en ce moment que tu m'inspires pour leur salut ! . . . Oui, M. F., si ces dernières sommations , ces dernières gratuités du Seigneur si touchantes , si miraculeuses , si terribles nous laissoient insensibles , c'en

seroit fait de nous, c'en seroit fait de Genève. C'est en vain que nous compterions et sur les vertus de nos ancêtres, et sur les justes qui nous restent, et sur le tabernacle de l'Éternel résidant au milieu de nous, et sur notre culte, et sur nos prières, et sur tout cet extérieur de piété qui n'a rien de réel et qui nourrit cependant notre sécurité. Après un si long support, après tant de bienfaits méprisés, tant de promesse enfreintes, le glaive du Seigneur n'auroit plus qu'à tomber sur notre tête. Hélas ! pour nous perdre, le Seigneur n'auroit qu'à retirer le bras qui nous soutient.

M. F., M. C. F., plus de délais; revenons au Dieu de nos pères, au Dieu Sauveur ! prosternons-nous à ses pieds; jetons-nous dans ses bras; amendons-nous; humilions-nous. Que les hommes de tout âge, de toute condition s'humilient de concert. Disons-lui : *Nous avons péché contre le Ciel et devant toi* (1). Que chacun répète cet aveu avec larmes et du fond d'un cœur brisé par la repentance. Oui; faisons-le cet aveu qui plaît tant au Seigneur, cet aveu seul gage d'amour, de reconnaissance, de vertu, puisqu'on ne peut aimer celui qui ne nous a rien pardonné et qu'on ne sauroit se corriger sans se connoître. Dépouillons-nous, dépouillons-nous

(1) Luc XV, 18.

enfin des voiles de l'amour-propre et des illusions de l'orgueil. Ne disons point vaguement : Je suis pécheur, sans y attacher aucune idée, comme on diroit : Je suis homme, fils d'Adam ; mais que chacun de nous descende dans sa conscience ; qu'il examine sa conduite d'après les principes de la foi chrétienne, d'après les lois de Jésus et le modèle qu'il nous a laissé ; qu'il voie ce qu'il a mis pour sa part dans la masse des iniquités nationales, quelle brèche il a faite à la morale publique, quelles idoles il a reçues dans son âme à la place du SOUVERAIN. Reconnaissons tous du fond du cœur que nous avons mérité d'être punis, mérité de périr. Disons avec Daniel : *A toi, Seigneur, est la justice, et à nous la confusion de face* (1).

S'il assure, s'il consomme notre délivrance, exaltons ses miséricordes ; confessons que cette délivrance est un don de sa tendresse, un don purement gratuit. Que cette pensée nous enflamme de reconnaissance et d'amour. Otons, ôtons pour jamais du milieu de nous les Dieux des étrangers. Que les fidèles loin de se laisser aller au découragement ou de s'endormir dans l'orage soient embrasés d'une nouvelle ferveur ; qu'ils se réunissent ; qu'ils forment une milice

(1) Dan. IX, 7.

sainte pour faire cesser les désordres et les scandales , pour rappeler parmi nous ces mœurs pures , cette modération , cette simplicité qui distinguèrent dans tous les siècles les nations dignes d'estime , et qui conviennent si bien aux disciples de Jésus , de ce Maître adorable qui nous déclare que *son règne n'est pas de ce monde* et que nous ne sommes ici-bas qu'*étrangers et voyageurs* (1). Que les supérieurs veillent avec sollicitude sur tous ceux qui dépendent d'eux. Revenons tout à l'Éternel : revenons à lui sans réserve , de tout notre cœur. Jurons-lui résignation à sa volonté , obéissance à ses lois , zèle pour son culte , respect inviolable pour le jour qu'il s'est consacré. Qu'aucun plaisir , aucun intérêt , aucune crainte ne puisse nous porter à refuser à Dieu l'hommage qu'il exige en ce saint jour. Faisons gloire de nous montrer Chrétiens , de parler en Chrétiens , de vivre en Chrétiens. Que notre charité , ce signe distinctif des disciples de Jésus , que notre charité s'élargisse à la vue des misères publiques ; qu'elle se répande en aumônes ; qu'elle nous rende peu sensibles à tout autre plaisir qu'à celui de soulager les membres souffrants de Jésus. Souvenons-nous que plus leurs besoins sont pressans , plus les

(1) Jean XVIII , 36. 1 Pier. II , 11.

droits qu'ils ont sur nous sont sacrés. Souvenons-nous qu'ils y a un temps, et ce temps est venu sans doute, où il faut donner de son nécessaire; où, suivant l'expression de l'Écriture, il faut *partager son pain avec celui qui est affamé* (1); où la dureté de cœur, où un refus seroit un homicide.

Heureux ceux d'entre vous, M. F., qui se sont montrés animés de ces beaux sentimens dans la collecte qui vient de se faire ! Heureux ceux qui auront saisi cette occasion de prouver leur confiance en ce Dieu dont la bonté semble vouloir nous rouvrir les sources de la prospérité, en ce Dieu qui dans une époque d'espérance où il fait tant pour nous, daigne à son tour nous demander quelque chose ! Heureux ceux qui n'auront pas négligé ce moyen de l'intéresser à notre sort, en lui présentant de bon cœur l'offrande du patriotisme, de la charité, du repentir, de la reconnoissance, de la foi, *en se donnant eux-mêmes à leurs frères après s'être premièrement donnés à lui* (2) ! Ah ! je veux le penser, Chrétiens ; vous ne l'avez point refusée cette offrande. Non, cela est impossible. Non ; si vous croyez qu'il existe un Dieu Suprême Arbitre des

(1) Es. LVIII, 7.

(2) 2 Cor. VIII, 5.

événemens , une Providence qui protège ou abandonne , récompense ou punit les mortels ; un Sauveur qui *s'est fait pauvre afin que vous fussiez enrichis* (1) , qui vous *a rachetés à grand prix* (2) , qui vous attend dans les lieux écélestes et qui *regarde comme fait à lui-même ce qu'on a fait au plus petit de ceux qui croient en lui* (3) , il n'est pas possible que vous ayez refusé lorsqu'on vous implorait en son nom. Vous aurez donné avec joie , *selon votre pouvoir, au delà même de votre pouvoir* (4).

A ce premier acte de la charité, joignons tous les procédés, toutes les vertus qu'elle inspire. Soutenons-nous, aidons-nous, supportons-nous les uns les autres. *Conservons l'unité de l'esprit par le lien de la paix* (5). Passagers sur une mer plus ou moins orageuse, donnons-nous des secours mutuels. Adoucissons les uns pour les autres les fatigues, les ennuis du voyage, et d'un concert unanime implorons, adorons, servons Celui qui commande aux vents, aux flots irrités, et qui seul peut conduire au port notre frêle nacelle.

Hélas ! M. F., si ces exhortations que je vous

(1) 2 Cor. VIII, 9.

(2) 1 Cor. VI, 20.

(3) Matt. XXV, 40.

(4) 2 Cor. VIII, 3.

(5) Ephés. IV, 5.

adresse dans l'émotion de mon âme , étoient inutiles : si elles ne faisoient sur vous que cette impression machinale qui s'efface au sortir du Sanctuaire . . . dans l'angoisse où me jettent ces pensées , que te dirai - je , ô mon Dieu , vers qui se tournent mes regards ? Ah ! si Genève ne répondoit pas à ses destinées et aux vœux de ta bonté ; si elle ne renaissoit pas dans l'âme et dans les mœurs de ses enfans ; si l'on n'y retrouvoit pas cette piété , cette foi , ces vertus qui la rendirent autrefois digne de l'estime de l'Europe et de tes regards paternels ; si ces Chrétiens distingués par tant de qualités intéressantes , auxquels si souvent j'adressai la parole avec espérance , qui dans ces derniers temps ont écouté avec un esprit docile les vérités sévères que tu m'ordonnois de leur annoncer , s'ils ne devoient pas revenir à toi de tout leur cœur , si les heureux sentimens qu'ils ont fait paroître ne devoient produire aucun fruit , ne devoient être que *comme la rosée du matin qui s'en va* (1) ; si délivrée par ton bras , notre Sion se montrait encore ingrate , insensible envers son Bienfaiteur , épargne , épargne-moi la honte , le tourment d'en être témoin ! que ce moment termine ma vie et mon inutile ministère ! . . . ou plutôt , Seigneur , Dieu

(1) Os. VI , 4.

des miséricordes ! achève , achève ton ouvrage !
Imprime profondément dans toutes nos âmes
les mouvemens , les résolutions qui peuvent te
fléchir , cette foi , cette componction , ce repentir
qui changent les inclinations , la conduite , qui
changent l'homme tout entier et qui font toujours
trouver grâce auprès de toi , pour l'amour de
Jésus-Christ ! Amen , amen.
